

FOLIE
DESTRUCTRICE




Editions

Dédicace

Sommaire

Chapitre 1 : Erin
Chapitre 2 : Erin
Chapitre 3 : Ethan
Chapitre 4 : Erin
Chapitre 5 : Ethan
Chapitre 6 : Erin
Chapitre 7 : Ethan
Chapitre 8 : Erin
Chapitre 9 : Ethan
Chapitre 10 : Erin
Chapitre 11 : Ethan
Chapitre 12 : Erin
Chapitre 13 : Ethan
Chapitre 14 : Erin
Chapitre 15 : Ethan
Chapitre 16 : Erin
Chapitre 17 : Ethan
Chapitre 18 : Erin
Chapitre 19 : Erin
Chapitre 20 : Erin
Chapitre 21 : Ethan
Chapitre 22 : Erin

Chapitre 23 : Erin
Chapitre 24 : Ethan
Chapitre 25 : Erin
Chapitre 26 : Erin
Chapitre 27 : Ethan
Chapitre 28 : Erin
Chapitre 29 : Ethan
Chapitre 30 : Erin
Chapitre 31 : Ethan
Chapitre 32 : Ethan
Chapitre 33 : Erin
Chapitre 34 : Samuel
Chapitre 35 : Erin
Chapitre 36 : Ethan
Chapitre 37 : Erin
Chapitre 38 : Ethan
Chapitre 39 : Erin
Chapitre 40 : Erin
Chapitre 41 : Erin
Chapitre 42 : Erin
Chapitre 43 : Samuel
Chapitre 44 : Erin
Chapitre 45 : Samuel
Chapitre 46 : Erin
Chapitre 47 : Samuel
Chapitre 48 : Erin
Chapitre 49 : Samuel
Chapitre 50 : Erin
Chapitre 51 : Samuel

Chapitre 52 : Erin
Chapitre 53 : Samuel
Chapitre 54 : Erin
Chapitre 55 : Erin
Chapitre 56 : Erin
Epilogue : Erin



Je m'ennuie.

C'est incroyable comme le temps ne passe pas.

Pour la millième fois, je regarde la chambre, ma chambre attribuée pendant mon séjour.

C'est moche, dépourvu de toute décoration, à part un poster sur les murs écrus, qui s'effritent, prouvant que le dernier rafraîchissement ne date pas d'hier. Je pense qu'avec des couleurs plus gaies les malades se sentiraient mieux... Mais ce ne sont pas des malades comme les autres...

L'affiche montre un enfant prostré dans un coin, avec comme seul texte : « Il faut en parler » et un numéro d'assistance.

Comme si c'était si simple !

Ils pensent que si les gosses osent se confier aux parents ou toute autre personne du clan familial, ils les écouteront et surtout ils les croiront, sans le moindre doute.

Mais dans la vraie vie, toute vérité n'est pas bonne à dire, les faux-semblants sont tellement plus importants que la santé physique et mentale de la victime.

C'est tabou, on ne parle pas des choses qui peuvent créer un tsunami au sein d'une famille, détruire des vies d'adultes (bien sûr on n'a que faire de celles des gamins), pourrir une réputation, et être un paria aux yeux de tous.

Ça ne se fait pas, il faut rester digne et fier et montrer à la planète entière que nous sommes des gens bien et distingués.

Voilà la morale de la mienne, voilà pourquoi, entre autres, j'en suis là.

Donc non, en parler ne résout pas tout... encore faut-il être bien entouré. Ce n'est pas mon cas.

Durant les périodes difficiles de ma vie, à chaque fois où j'ai eu besoin de parler, de me confier ou de demander de l'aide, je suis tombée sur des gens qui étaient là pour faire acte de présence, et non pour m'aider dans mes démarches ou m'écouter.

Je me ressaisis, je vais éviter de penser à toutes ces merdes qui ont jonché mon parcours. Je suis là pour me recentrer sur moi-même et aller de l'avant, comme l'a suggéré le docteur tout à l'heure.

Facile à dire, mais à faire... avec les casseroles que je me trimballe, c'est un parcours du combattant chaque jour. Se concentrer sur les choses positives et oublier le passé, voilà mon leitmotiv.

Un rire s'échappe de ma gorge. Mais comment y arriver sans que cela me mine la tête et me replonge dans une tristesse infinie qui me bouffe la vie ?

Les séances chez le psy m'aident légèrement, je me sens un peu plus légère après chaque rendez-vous, mais finis par retomber dans ce trou béant qu'est la dépression, malgré

ma force mentale. Cela n'enlève en rien les actes passés, ils sont et resteront toujours au fond de moi, je ne pourrai jamais oublier.

Le médecin m'a laissé entendre qu'il faut apprendre à vivre avec, tourner la page, même si on ne peut rien effacer. Il faut sourire à la vie, remercier d'être encore de ce monde et de jouir des plaisirs qu'elle propose.

Encore une théorie difficile à mettre en pratique.

J'étais une petite fille enjouée, qui riait tout le temps, voulant découvrir le monde... je suis devenue terne, limite sinistre, me voulant invisible et attendant que les jours passent, seule dans mon petit appartement. Mais toujours avec mon caractère fort. Je m'échappe du monde qui m'entoure en restant prostrée chez moi, dévorant séries, films et livres pour passer le temps et m'imaginer une tout autre réalité. Je suis limite maso, car j'aime les drames. Cela me rassure peut-être, me disant que je ne suis pas la seule à avoir vécu pareilles choses... Cependant, tout cela reste de la fiction. J'ai commencé à lire des histoires vraies, mais ça me faisait trop mal et me ramenait à mes propres démons, alors que lire de l'imaginaire, mon cerveau est moins sujet aux attaques de mes souvenirs.

Le cerveau humain est complexe, c'est une certitude.

Une nouvelle fois hospitalisée, je me dis que c'est la dernière. Il faut que je prenne ma vie en main. À 28 ans, j'ai déjà gâché trop d'années à attendre d'aller mieux. Comme le dit le proverbe « Le temps guérit les blessures ».

Non ! Si tu ne te mets pas un bon coup de pied au cul, tu peux rester à patienter longtemps.

Je suis restée trop renfermée sur moi-même, me négligeant et passant à côté de trop d'opportunités. Ma jeunesse s'est envolée, je dois faire quelque chose de ma vie de femme.

Parce que malgré tout, je le mérite, bordel !

Mon entourage m'a laissée de côté, je vais briller maintenant.

Cette promesse faite à moi-même me donne le courage pour affronter ces prochains jours, en parler au médecin.

J'attrape mon cahier, où je note mes petites idées, mes états d'âme (conseil du psy) et j'annote mes projets à la sortie :

- chercher un nouvel appartement.
- trouver un travail.
- changer ma garde-robe.
- rencontrer du monde.
- sortir et être comme tout le monde.
- approcher quelqu'un.
- vivre !

Je me relis et je trouve ça trop ambitieux. Je ne peux quand même pas changer du tout au tout. Je rature et je recommence ma wish-list :

- acheter une tenue pour aller postuler.
- trouver un travail.
- trouver un nouvel appartement.

Pour le reste, on verra plus tard.

Je n'ai jamais été aussi motivée de m'en sortir.

Je sature de ma vie de merde, car on peut le dire qu'elle l'est.

Je sais que ça ne sera pas facile, que mon mal-être est bien ancré en moi, mais je ne veux pas finir seule, avec des regrets quand j'aurai soixante ans.

Je relis la liste, et tente de me convaincre que je vais réussir. Mais malgré tout, les doutes s'immiscent en moi, vais-je seulement y arriver ? Le vouloir, c'est bien, le pouvoir, c'est une autre histoire.

J'attends le passage de l'infirmier pour lui demander de prendre rendez-vous avec le docteur et ainsi lui exposer mon choix.

Je me poste devant la fenêtre et regarde à travers les barreaux le parc arboré entourant l'hôpital. Le soleil commence à percer au travers des nuages, le beau temps revient enfin après trois jours de pluie. Je me dis qu'il est lié à mon état... qu'il semble signifier ma renaissance, mon renouveau. Il existera des moments de grisaille, mais je ferai en sorte que la lumière persiste, quoi qu'il advienne.

Je suis des yeux les quelques personnes qui se promènent à l'extérieur, et après mon rendez-vous, j'irai moi aussi prendre l'air, sentir les bienfaits de la vitamine D rentrer dans les pores de mon épiderme, car ma peau blafarde me donne un aspect de mort-vivant.

Je souris en réalisant que pour la première fois de ma vie, je suis optimiste.

— Donc, vous seriez prête à reprendre votre vie en main.

— J'aurais plutôt envie de vous dire que je suis prête à « enfin » la prendre en main. Je ne l'ai jamais fait. J'ai toujours laissé les mauvaises émotions prendre le dessus sur mon moral. Mais aujourd'hui, je ne veux plus être spectatrice de mon existence, je veux vivre.

— Bien. C'est un grand pas en avant. Et comment comptez-vous y parvenir ?

— Je veux déménager, trouver un nouvel appartement. Je pense que si je reste où je suis, je finirai par reprendre mes anciennes habitudes. Et un travail. Gagner mon argent, ne plus rien à voir avec ma famille. Ça sera un bon exutoire pour commencer.

— Je vous suis complètement dans votre logique. Mais pensez bien que Rome ne s'est pas construit en un jour. Il vous faudra peut-être plusieurs semaines avant de réaliser vos projets.

— J'en suis bien consciente, et je ne baisserai pas les bras. Je suis restée trop longtemps à regarder les autres faire.

— D'accord. Dans quel domaine professionnel comptez-vous effectuer vos recherches ?

— Je n'en sais trop rien encore. Je vais regarder les offres d'emploi proposées et postuler à celles qui sembleront me convenir.

— C'est très bien envisagé, faites tout de même attention à ne pas vous retrouver dans un travail trop différent de vous-même.

Mon air interrogateur le pousse à expliquer sa pensée.

— Je m'explique : vous êtes introvertie et timide. Un travail dans le milieu du commerce par exemple, selon moi, ne serait pas forcément une bonne idée. Huit heures par jour à parler et sourire à des clients peuvent vous faire peur et justement vous repousser dans vos retranchements, et votre optimisme en prendrait un coup.

— Ha OK. Oui, je comprends. Je ne peux pas changer en un claquement de doigts. Je ferai en sorte, comme vous le dites, de ne pas être exposée à la foule.

— Vous pouvez commencer dans une petite entreprise, avec une poignée de collègues.

J'acquiesce d'un mouvement de tête. Il a raison de mettre le doigt dessus. Avec ma nouvelle façon de vouloir vivre ma vie, j'aurais pu sauter sur n'importe quel boulot. Ça serait une grosse erreur. Et, oui, j'aurais sûrement pris peur et je serais partie m'enfermer à double tour chez moi, et revenir dans le même état végétatif. Déjà que me rendre au supermarché me fait peur...

— Docteur, il faut que j'y arrive. Me retrouver enfermée m'étouffe. Cette sensation est toute nouvelle pour moi. Je me suis toujours sentie en sécurité, confinée entre mes quatre murs.

— Vous êtes arrivée à un tournant dans votre vie. Une sorte de renaissance après vos déboires. Vous avez enfin décidé de vous en sortir et je ne peux que vous féliciter. Souhaiteriez-vous augmenter nos rendez-vous ?

— Oui, je pense.

— Une consultation par semaine au lieu de tous les dix jours vous semble suffisante ?

— Oui.

— Vous m'exposerez à chaque fois vos journées, vos avancées, vos peurs et nous analyserons tout ça.

Sans plus attendre, je me lève de mon fauteuil et me dirige vers la porte. Mais je me stoppe, ayant oublié de poser LA question.

— Je peux sortir alors ?

— Je vais vous garder deux jours encore, si vous le voulez bien. Juste être sûr que ce n'est pas une phase temporaire, que cela change dans quelques heures. Si, d'ici ce laps de temps, vous avez toujours le même souhait de vous en sortir, vous pourrez sortir et commencer cette nouvelle vie.

— Merci, docteur.

Je sors de son bureau et c'est comme si le poids constant qui pesait sur mon estomac s'envolait, un sourire naît sur mes lèvres.

Je passe par l'office des infirmiers pour prévenir que je vais me promener dans le parc.

Quand je pousse la porte qui me laisse libre accès à ce bout de verdure, une brise chaude m'envoie les multiples odeurs des fleurs et plantes qui jonchent ce grand jardin. Ces effluves ont le pouvoir de reconforter, on a toujours un souvenir lié à un parfum. Pour moi, c'était mon jardin que j'adorais étant petite. Je passais du temps à jardiner avec ma grand-mère et elle m'a appris à avoir la main verte et bichonner la flore. Les mains dans la terre, les narines en extase, on se racontait nos petits secrets... avant qu'il

n'arrive les deux premiers drames de ma vie, son décès et lui.

J'ai vraiment eu du mal à faire le deuil de ma confidente, et je suis certaine que si elle avait été là, elle m'aurait cru, elle se serait battue pour moi et que j'obtienne réparation et justice. Une main sur mon cœur, je me penche vers un massif de lys, ses fleurs préférées. Je ferme les yeux et me remémore tous ces instants passés avec elle, bien présents dans ma mémoire malgré mon jeune âge à l'époque. C'est ce qui me permettait de tenir le cap, quand mon oncle s'amusait, et quand je broyais du noir. Notre subconscient a de telles facultés à obstruer les monstruosité, cela nous permet de rester en vie. Enfin pour moi... je me disais qu'elle me veillait de là-haut et que je devais être forte.

Je me redresse et regarde le ciel, j'envoie un «je t'aime» silencieux, en espérant qu'elle l'entende.

Cela me fait toujours un point au cœur de l'avoir perdue. Je n'aurais pas vécu de la même façon, je pense, elle m'aurait hébergée chez elle, prônant son rôle de matriarche de la famille. J'étais son rayon de soleil, malgré une certaine richesse, elle m'a inculqué que l'on peut tout perdre à n'importe quel moment. Une femme humble, j'espère lui ressembler plus tard.

Je vois un grand saule pleureur et je décide de m'asseoir contre son tronc. J'en ai planté un à mes cinq ans, c'est moi qui l'avais choisi dans le grand manuel de la botanique, le livre phare de mon aïeule, et c'est ainsi que pour marquer mon anniversaire, elle m'avait laissé le planter, me laissant faire ou m'aiguillant quand le besoin s'en faisait ressentir. Que j'étais fière ! Il était légèrement plus haut que moi. Ce fut aussi mon refuge quand il a été assez grand et majestueux pour m'y appuyer, légèrement cachée par ses longues branches-lianes. Heureusement qu'il ne peut pas parler. Je ne retourne que très rarement chez mes parents, et c'est la chose qui me manque : me retrouver là, à

regarder les feuilles bouger, remuer par le léger vent des journées d'été.

Je reste là une bonne heure, à faire le point sur mes résolutions encore une fois, me persuadant que je vais y arriver. Je rêve tellement d'une vie normale.

Ça aussi c'est inédit pour moi, avoir des projets pour l'avenir.

Je me relève, mon dos et mes fesses me rappellent que j'ai gardé la même position un peu trop longtemps. Je m'étire et je reprends le petit chemin pour me rendre dans ma chambre, tout en continuant mon exploration.

Il n'y a pas grand monde en cette fin d'après-midi. Du mouvement attire mon attention. Un homme pousse un autre en fauteuil roulant, il m'a l'air bien handicapé : le regard vide, aucun mouvement comme une statue.

Je ne sais pas pourquoi je reste à les regarder, quelque chose m'intrigue. Je décide donc de me poser sur une table de pique-nique non loin de là et de les observer. L'homme debout s'arrête devant un autre banc et s'assied sur le rebord du dossier. Il porte un sweat gris avec la capuche sur la tête qui m'empêche de voir son visage, un jean déchiré à certains endroits, une stature qui impose. Il reste les coudes posés sur ses cuisses, les mains croisées et la tête baissée pendant plusieurs minutes. Je décide de regarder le profil de la personne malade. Je la détaille tout en m'interrogeant sur son histoire. Les cheveux très courts, rasés de près, les yeux toujours dans le vague et il n'a esquivé aucun geste. Très amaigri, je dirais qu'il n'a même pas atteint la trentaine.

L'autre gars se redresse, cherche quelque chose dans la poche arrière de son jean et en ressort une cigarette, qu'il coince entre ses dents et l'allume. Je reste subjuguée, comme hypnotisée par ses gestes d'une lenteur incroyable et pourtant qui émanent une sacrée force.

Je ne vois que le bas de son visage, une mâchoire carrée, une barbe de quelques jours encadre des lèvres

appétissantes... Qu'est-ce que je raconte ? Je déraille !

Il retire la clope de sa bouche et recrache la fumée en basculant sa tête en arrière, je n'en loupe pas une miette. Il a les paupières fermées et plissées, comme si quelque chose le contrariait ou qu'une migraine commençait à le menacer. Il reste ainsi pendant quelques secondes, reporte sa cigarette à ses lèvres pour en aspirer le poison. Je ne saurais dire pourquoi je suis intriguée par ses gestes si simples, mais je ne peux détacher mes yeux.

Je le scrute de haut en bas, faisant naître des pensées pas très chastes dans mon esprit. Deux corps nus se mêlant entre les draps, pour assouvir des désirs inavoués...

Je sursaute quand je remarque qu'il a les yeux braqués sur moi. Je perds tous mes moyens, je sens une vague de chaleur, la vague de la honte plutôt, je rougis comme je n'ai jamais dû le faire au cours de ma vie.

Je baisse le regard, examinant le sol, plus qu'honteuse d'avoir été surprise à le mater de la sorte.

Plus qu'une seule issue : la fuite. Je me lève d'un bond et pars d'un pas décidé vers le bâtiment. Je ne m'arrête que lorsque je ferme la porte de ma chambre...



Les cris retentissent à travers les couloirs de l'établissement. Un nouvel arrivant sûrement. Je me place les mains sur les oreilles pour essayer d'amoinrir le bruit, mais il hurle tellement fort que c'est peine perdue. Ça me gonfle, ils pourraient répartir les hospitalisés suivant leurs pathologies.

Je sens que ça va durer un moment, mon réveil indique trois heures du matin... Autant dire que ma nuit, aussi courte soit-elle, est déjà terminée.

Le temps que les calmants agissent pour détendre le patient, il va bien se passer une bonne heure.

Je prends mes écouteurs et enclenche la playlist de mon lecteur MP3, pour couvrir le bruit. J'essaye de refermer les yeux en me laissant emporter par la musique.

On dit qu'elle adoucit les mœurs, et c'est bien vrai. Elle a le don de vous faire oublier pas mal de choses, de se plonger à travers sa mélodie et ses paroles, et de partir loin dans vos pensées...

Je me replonge doucement dans les bras de Morphée, je sens que je m'endors... et tout d'un coup, l'image du bel inconnu du parc surgit dans mon esprit. Je le revois assis sur son banc, dans la même position, tête baissée sous sa capuche. L'ambiance est la même que plusieurs heures auparavant, le soleil filtre à travers les feuilles des arbres, les piailllements des oiseaux et la chaleur qui réchauffe nos corps... Je me vois aussi, à le regarder de loin. Le détail qui change est que nous sommes seuls, aucune autre personne n'est présente, même pas l'homme en fauteuil roulant. Soudain, il relève la tête et me fixe, une lueur étrange dans le regard. Je ne saurais dire ce qu'il se passe, mais poussée par une force bizarre je me lève et me dirige vers lui. Il ne bouge pas, je me demande même s'il cligne des yeux. Comme un aimant, je suis attirée. Je n'explique pas cette attraction, c'est plus fort que moi. Comme le miel pour les abeilles, comme Icare pour le soleil, comme les rêveurs pour les étoiles...

À quelques mètres de lui, alors que je commence à bien détailler son visage sublime, une mini tornade m'entoure et je me retrouve emportée, volant à toute vitesse au-dessus de la ville pour atterrir dans mon appartement, plongé dans le noir et silencieux.

Je me réveille et recherche alors ce que ce petit rêve peut bien signifier. C'était comme si on m'interdisait d'aller plus loin, de m'approcher de lui. Une force venue d'ailleurs m'aurait empêchée, pour me préserver ou le préserver (après tout, c'est moi la folle internée), pour me faire comprendre que ça serait voué à l'échec.

Mais Bon Dieu, qu'il est attirant !

Je me rappelle étrangement chaque détail de ce rêve et je me le repasse dans ma tête encore et encore, cherche toujours une signification plausible. Autant se rendre à l'évidence, j'ai juste flashé sur ce beau mec et mon subconscient s'en amuse. Je ne le reverrai peut-être jamais.

Pourtant, j'aimerais bien. Ça doit être quelque chose de se retrouver en face de lui !

Et sous lui, au-dessus de lui... Oh merde, hein !!! Je sais que je suis en manque total de sexe, et qu'à la vue d'un bel inconnu, je ne pense qu'à ça. Des mois que je n'ai pas été touchée, que je n'ai touché personne, que je n'ai pas ressenti les bienfaits d'une caresse, d'un soupir dans le creux de l'oreille et d'un orgasme qui vous laisse planer quelques secondes.

Ma dernière expérience était quelque peu pourrie... trop d'alcool a eu raison de nos prouesses. À peine commencé, on s'est endormi comme deux cons. Et le réveil fut forcément difficile vu les litres de whisky que j'avais ingurgités. Lui dormait encore, j'en ai profité pour rassembler mes affaires et sortir très vite. Je ne voulais pas à avoir affaire à ce type... bourrée, oui, à jeun, non. Je suis très timide, et je suis la parfaite preuve que l'alcool désinhibe.

J'ai conscience que c'est complètement nul, mais je ne me vois pas aller brancher quelqu'un et lui proposer une partie de jambes en l'air directement, alors quand la vodka ou le rhum à haute dose coule dans mes veines, je me fous de l'image que je peux renvoyer.

Je suis comme le Yin et le Yang, l'ombre et la lumière, j'ai une jumelle maléfique qui par définition est mon parfait contraire. Réservée, une timidité presque malade, j'aime passer inaperçue. Maléfique, elle, s'exhibe, parle fort et n'a aucune morale, aucune conscience à suivre un total inconnu juste pour coucher avec.

Une fois que je bois le premier verre ou que je goûte à autre chose, je sais qu'il sera impossible de m'arrêter jusqu'à la limite du coma éthylique ou de l'overdose. J'en abuse plus que de raison.

Je sais que ce n'est pas une excuse, mais c'est dans ces moments-là que je ne réfléchis plus. Que je ne pense plus à mon passé.

Un verre de plus et hop, les histoires de famille s'envolent...

Un rail de plus et les sévices subis ne sont qu'un mauvais souvenir. Jusqu'au lendemain, certes, mais cela fait un bien fou de ne plus souffrir à l'intérieur, quelques heures.

Ce mal me ronge tous les jours, je ne connais pas de trêve, pas de jours fériés pour mon esprit qui se fait un malin plaisir à me remettre ces images en tête.

Je souffre depuis mon plus jeune âge, j'ai consulté énormément de psychiatres, suivi beaucoup de thérapies, essayé de nombreux traitements, mais rien n'y fait. La douleur est toujours là, ancrée, enracinée en moi. C'est un peu comme si la première fois, une graine avait été plantée et à chacun de ses passages, l'arbre de mes misères grandissait, ses racines devenant plus épaisses et plus longues, serrant mes organes d'une force inimaginable, surtout ce foutu cœur.

Me mettre dans ces états ne m'aidait pas. Je fuyais, pour que ça me revienne en pleine face après. Le revers de la médaille. Je m'en voulais encore plus le lendemain, car ma gueule de bois me rappelait toujours que j'avais fait n'importe quoi, encore...

La nuit courte se lit sur mon visage. Mais dans un institut comme celui-là, il faut respecter les horaires. Cela nous cadre, disent-ils.

Petit-déjeuner avalé, douche faite et tenue enfilée, je sors de ma chambre, préviens les infirmiers de mon envie de prendre l'air. Un petit tour dans le parc pour continuer à respirer ces bouffées de renouveau qui soufflent en moi.

Et aussi un peu pour croiser ce gars qui s'immisce un peu trop dans mes pensées. J'espère qu'il sera encore là que je

puisse le mater à la dérobée et fantasmer un peu plus.

Quand l'air frais matinal s'engouffre doucement dans mes cheveux, je souris de cette sensation si anodine pourtant, mais pour moi, c'est ma renaissance. Un sentiment de bien-être s'empare de moi et tout en arpentant les allées du grand jardin, je reste observer la faune et la flore qui logent ici.

Je ne sais pas combien de temps je suis là à observer deux oiseaux qui, petit à petit, à force de rapporter dans leur bec des brindilles, des plumes, construisent un nid. Et c'est comme ça que la métaphore m'arrive à l'esprit :

Comme eux, je vais construire mon nid, doucement, mais sûrement. Je mettrai certainement du temps, mais finalement, je sais que j'y arriverai. Je ne m'en laisse plus le choix. Telle Xéna la guerrière, je vais me battre contre moi, renvoyer en enfer mes démons intérieurs et apprécier cette vie...

Elle a mal démarré, mais je compte bien la continuer en beauté !

J'achève ma promenade plus vite que prévu, il est déjà l'heure du repas. Je me presse, car j'ai un peu dépassé l'horaire. Ce n'est pas que ça soit particulièrement bon, mais il faudrait que j'explique pourquoi j'ai sauté le repas. Et je n'ai réellement pas envie de perdre mon temps à leur faire comprendre que je vais bien, que ce n'est pas une quelconque révolte de ma part. Et j'ai faim.

Attablée, j'essaye de ne pas engouffrer mon repas comme une affamée, il me tarde de sortir de cette pièce, entourée des gens aussi bizarres les uns que les autres. OK, moi aussi je peux paraître dérangée, mais j'ai toujours pensé que les pathologies devraient être séparées suivant leur gravité... Me retrouver dans la même pièce qu'un schizophrène me

fait légèrement flipper, c'est pour cela que je ne m'attarde jamais dans les parties communes.

Un coup de fourchette est si vite arrivé. J'ai vu plusieurs bagarres, et ça n'a rien à voir avec ce qu'il peut se passer dehors... Des visions de ce jeune homme qui a arraché l'œil d'un vieillard avec une petite cuillère me hantent encore.

Je suis atteinte de dépression sévère avec de lourds secrets, un mal-être indéfinissable et j'ai souvent eu envie d'arrêter le cours de ma vie. J'ai même essayé, mais j'ai été retrouvée à temps... Il y a quelques jours, j'aurais dit malheureusement, mais aujourd'hui j'ai envie de hurler heureusement. Je vais la croquer à pleines dents cette putain de vie ! Je le mérite malgré tout ce qu'on a pu me dire. Et je leur prouverai qu'ils avaient tort.

Je débarrasse mon assiette et je retourne dans ma chambre. Dans moins de deux heures, il y a réunion de groupe. J'ai toujours eu du mal avec ce genre de thérapie : se dévoiler devant des inconnus, parfois cachetonnés, ressemblant plus à des zombies qui n'écoutent pas forcément. Ça me laisse dubitative.

C'est déjà dur de prendre conscience de notre maladie, de se confier à un professionnel, alors le dire ouvertement aux autres... je n'y arrive pas.

Les psys m'ont rabâché que c'était une avancée positive dans le processus de guérison, pouvoir en parler et accepter les mains tendues. Mais moi je ne vois que de la pitié, du dégoût et du jugement dans leur regard, qui me rappelle celui de ma famille.

Je dois le gérer seule, je ne peux compter sur personne d'autre.

J'ai mis du temps à en arriver là, à vingt-huit ans, je décide enfin de ma vie.

Et ma plus belle revanche sera de vaincre tout ça, sans cette vermine familiale. Ils ont leur part de responsabilité

dans mon état. Je ne leur pardonnerai pas leur silence, et paradoxalement, leurs mots si durs pour me traiter de menteuse et m'ordonner de la boucler jusqu'à ce que je meure.

Et j'ai obéi, comme une conne, j'ai fermé ma gueule pour ne pas ébruiter cette « erreur de parcours » de mon oncle... Erreur qu'il a répétée pendant des lustres.

Comme je n'ai rien dit avec la manipulation de Jean-Baptiste. Pourtant, j'aurais dû me douter avec lui, que de trouver une pauvre fille shootée attirante, c'était louche. Il a joué de ma fragilité pour arriver à ses fins. J'ai été une pauvre victime de l'abus des hommes, enclins à vouloir plus de contrôle et de pouvoir.

Je vais maintenant penser en femme forte.

Après un regard dans le miroir, je me dirige vers la grande salle. Quelques-uns sont déjà installés, des chaises vides parsèment le sol en lino. Je m'avance vers une qui est située sur le côté gauche, près de la baie vitrée où je pourrai profiter des rayons du soleil en ce milieu d'après-midi. Je suis là pour prouver ma bonne foi, même si la prochaine heure va me soûler. J'essaye de me faire la plus petite possible, ne pas attirer l'attention, c'est ma spécialité.

Je ferme les yeux quelques instants, pour bénéficier de la chaleur et me mettre dans ma bulle, un court instant, pour puiser les forces afin de surmonter les minutes à venir.

Un bruit sur le parquet me tire de ma rêvasserie, j'ouvre les yeux et vois les roues d'un fauteuil roulant. Je remonte doucement pour apercevoir la personne que j'ai vue dans le parc. Je relève un peu plus la tête et reste étonnée de voir qu'il est poussé par ce superbe mec.

Pour me l'enlever de la tête, ça ne va pas être facile si je dois le croiser souvent.

Du coin de l'œil, je l'observe dégager une chaise pour insérer le fauteuil, et prendre place à côté.

C'est un infirmier ? Si oui, je vais demander qu'il s'occupe de moi. Mon Dieu, il est encore plus beau de près.

Il a toujours une capuche sur la tête, et j'espère qu'il va la retirer pour me laisser le voir un peu plus.

Il enlève son manteau sans manches avant d'ôter l'écharpe et la couverture du gars, qui est toujours dans les vapes, le regard perdu.

Quand notre thérapeute fait son entrée, le beau gosse dévoile sa chevelure... des cheveux châtain assez longs sur le dessus, très court sur le reste du crâne. Une mèche qui donne envie de plonger ses doigts dedans.

Je le détaille plus précisément, j'apprécie la forme carrée de sa mâchoire, son air concentré sur ce que dit la psy. Moi, je n'écoute rien. Je suis juste subjuguée par ce bellâtre. Foutue libido qui se réveille... Je commence à me tortiller sur ma chaise, m'appuyant contre mon dossier, ce qui a pour effet d'attirer l'attention... Merde !

— Vous souhaiteriez prendre la parole, mademoiselle ?

Je suis rouge de honte, putain. Mes yeux tentent de trouver une réponse par terre, mais évidemment il n'y en a pas, alors je baragouine un « non » qui, bien sûr, n'est pas satisfaisant.

— Allez, cela vous fera du bien d'extérioriser un peu.

Elle ne doit pas être au courant de mon dossier, celle-là. J'imagine bien sa tête si je commence à tout déballer... c'est elle qui deviendrait honteuse.

— Non, merci.

Je croise les bras devant moi pour fermer le dialogue. J'ai appris que les docteurs regardent beaucoup nos gestuelles pour comprendre nos états d'esprit. Cela marche et elle continue son monologue.

Quand je sens que ma température corporelle a perdu quelques degrés, je me tourne délicatement vers le beau gosse... qui me fixe.

D'un geste un peu trop rapide, je me remets droite. Je recommence à avoir chaud, stressée du fait d'être matée.

Merde ! C'est nul, bordel ! Pourquoi je me mets dans cet état ?

Je n'ose même plus bouger. Je regarde la pendule accrochée au mur en face de moi, encore 20 minutes à tenir... je ne vais pas y arriver. Mais je dois rester. Il le faut ! Cela fait partie du processus de guérison. Serre les dents, ma fille. Je me perds dans mon imagination, parcours un jardin botanique, me vois respirer de nombreuses fleurs pour me délecter de leur parfum.

Quand la psy annonce la fin de la séance, je n'entends même pas la fin de sa phrase que je suis déjà dans le couloir. Je marche vite pour retrouver l'aspect rassurant de ma chambre et mon lit.



Qu'est-ce que ça me fait chier d'être là ! Pourtant, je me force à faire amende honorable pour lui. J'en ai marre d'écouter ces médecins qui sortent toujours la même rengaine, à savoir qu'une amélioration sur l'état de mon petit frère relèverait du miracle.

Depuis des années, il reste prostré dans son mutisme, ses yeux ne reflètent plus rien, perdu dans le vague. Je ne sais même pas s'il repense à l'accident, s'il se souvient de notre enfance. Je le vois dans son fauteuil et chaque fois que je suis là, je m'en mords les doigts. J'aurais dû le protéger, empêcher tout ça... J'ai été égoïste et j'ai laissé faire...

J'ai gâché sa vie, par peur.

Il a vingt-neuf ans et c'est un putain de légume, son corps est une prison, mais est-ce que son esprit est aussi mort que le reste ? Il ne réagit à rien, quand je lui parle ou que les médecins lui font passer une batterie de tests. Il n'y a rien.

Mon frère n'est qu'une coquille vide, son enveloppe corporelle est là, mais pour moi, il est mort ce jour-là.

Ma mère s'est battue pour l'aider, mon père s'était déjà barré... Tu m'étonnes... Il est parti chercher sa paire de couilles, et il n'est jamais revenu, car il ne l'a jamais retrouvée. J'ai essayé de le voir, mais il se cache bien. Je rêve d'écraser mon poing sur sa gueule de nous avoir lâchés, de ne pas avoir soutenu sa famille à bout de bras, ne faire qu'un, face au reste du monde. Ma mère a tout tenté, elle a cumulé deux boulots pour payer les frais d'hospitalisation, et les dommages et intérêts pour la victime. Elle a fini par tomber malade quand j'avais quinze ans, cinq années après le drame. Cette femme a continué tant qu'elle pouvait, mais quand ce putain de cancer a pris de l'avance, elle s'est foutue en l'air un an après en maquillant ça comme un accident, pour que son assurance-vie couvre les dépenses pour mon frère. Simon était à l'abri... Moi j'ai été trimballé de foyer en famille d'accueil et mon dégoût face à mon géniteur s'est amplifié.

Je suis devenu arrogant, méchant plus que de raison, je suis parti dans la mauvaise direction, mais je n'avais pas le choix. Il a fallu que je trouve un moyen d'avoir beaucoup d'argent vite. Le choix de l'hôpital où il est interné a été un coup de tête de ma mère, elle voulait ce qu'il y avait de mieux pour lui... mais ça coûte cher... pour le foutre dans son lit, le laver et le foutre dans son fauteuil... Quelle blague ! Mais je respecte ses dernières volontés.

Je lui ai promis, je le ferai. Je ne pense pas qu'elle s'imaginait comment je pourrais payer. Elle aurait sûrement réfléchi à deux fois et aurait revu son jugement concernant l'endroit où le parquer.

Car ce n'est que ça. Je passe deux à trois fois par semaine pour m'occuper un peu de lui, et surtout effacer cette putain de culpabilité qui me ronge.

Et je me retrouve dans cette salle pour mon frère, entouré de fous, à écouter cette psy qui déblatère, comme si elle changeait la face du monde. Pauvre femme, tu ne t'imagines pas à quel point dehors les choses sont pires. Ce

qu'on doit endurer pour survivre dans ce putain de bordel qu'est la vie... mais toi, tu as fait des études, payées par papa et maman, aux premières loges lors de ta remise de diplôme. Je leur chie à la tronche à ces gens-là, parce que j'ai pleinement conscience que je suis bouffé par la jalousie de ne pas avoir été entouré de la sorte.

Alors, j'écoute son discours sur les bienfaits de sa thérapie. Quand elle s'adresse à quelqu'un, je me retourne vers cette personne, chose que je ne fais jamais. Je me fous du monde. Et je remarque que c'est la fille croisée dans le parc. Celle qui restait à me mater sur son banc. Alors que la honte se lit sur son visage, je souris. Enfin, je me moque. Elle a l'air vachement gauche et timide. Je tente de découvrir ce qu'elle pourrait faire là, son visage se tourne sur le mien, et dès qu'elle s'aperçoit que je la fixe, elle se redresse net et ne bouge plus d'un millimètre.

Putain, je me marre. Encore une gamine qui ne se tient pas !

Je sais que j'ai une belle gueule, mais le fait qu'elle rougisse parce que je la regarde me soûle. Une meuf sans caractère, c'est comme un été sans soleil. Je ne sais pas pourquoi je me fais cette réflexion, après tout je les baise et je ne leur parle pas.

Ses joues sont toujours rouges, sa respiration commence doucement à se calmer, et je reste à scruter ses moindres gestes. Elle est mignonne. Ses cheveux châains enroulés en chignon lâche encadrent sa tête, on dirait une gentille petite fille.

À peine la séance se termine qu'elle part comme une dératée...

Parfait !

Ça fait longtemps que je n'ai pas joué...



Oh merde ! Pourquoi est-il resté à me fixer comme ça ? Il a bien dû remarquer que c'était encore moi, la même fille qui le matait dehors. Je tourne en rond dans ma chambre, dans ce petit espace. Confinée, mais j'ai comme un sentiment d'étouffer.

Comment puis-je être aussi bête de me faire surprendre de la sorte ! Bon, réfléchis un peu. Arrête de stresser, ça ne peut pas être si grave. Il doit être conscient de son physique avantageux, et à sentir de nombreux regards sur lui. Comme j'étais le centre d'intérêt pendant quelques secondes, il a dû capter que je devais être une des rares personnes « normales » dans cette pièce. Peut-être cherchait-il le dialogue pour plus tard ? Mais où je vais chercher ces bêtises ?

Il se foutait de ma gueule, c'est tout !

Je me masse les tempes avec le bout des doigts, je sens la migraine pointer. Je me fous sous ma couette et je tente une sieste. Quand je commence à sombrer, une infirmière rentre pour s'assurer que tout va bien. J'acquiesce avec un sourire

et cette petite visite me donne un coup de fouet, je n'ai plus envie de dormir. C'est bien ma veine...

Je vais me plonger dans un livre pour faire passer le temps, mais je dois relire trois fois la même ligne pour comprendre... Toujours cette situation plus que gênante qui me préoccupe l'esprit.

Je pense que ce n'est pas un résident, il a dû partir depuis le temps. Allez, hop ! Je renfile mes baskets, mon sweat, et pars dans le parc continuer mon exploration de ce matin.

Une petite brise me fait frissonner et décide de rentrer. Je suis calmée, déstressée. J'avance tranquillement dans le couloir, tête baissée : habitude prise dès mes premiers séjours en hôpital, je ne veux pas croiser le regard de certains « dérangés » qui pourraient prendre ça pour un affront et déclencher une bagarre. Je n'ai jamais été partisane de la violence. Autant physique que psychologique, les deux sont à bannir de nos vies. Je fuis ces comportements.

Pourtant, là où j'ai pu traîner, c'était un milieu très dur... que le meilleur gagne et pas de pitié pour les perdants. J'ai toujours réussi à me caler avec les meilleurs pour qu'ils me prennent sous leurs ailes sans trop que cela se voit. Et avec ma discrétion, je m'en suis pas mal tirée.

Et puis, ce serait malvenu que je provoque une dispute alors que je n'ai qu'une hâte, c'est de me barrer d'ici. Sinon, je devrai encore rester...

Donc, non, je regarde le lino qui défile sous mes yeux et quand une paire de chaussures apparaît, je n'ai pas le temps nécessaire de réagir que je rentre en collision avec... eh ben oui... comme par hasard !

Qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ?

Sérieux, rien de mieux pour me mettre mal à l'aise. Le rouge me pique les joues, mon regard n'arrive pas à se détacher de ses putains d'yeux verts. Ensorcelée la meuf...

Un sourire en coin se dessine, il est encore plus beau de près. Je fixe sa bouche, avec une envie irrésistible de me jeter dessus. Mais je ne suis pas une fille comme ça, enfin pas à jeun.

— Pa... pardon.

J'essaie de le contourner, mais d'un geste rapide, il attrape mon bras.

— Ne t'en fais pas, ce n'est pas grave.

Son contact, sa voix... ça y est, je suis perdue.

Je regarde sa main et remonte le long de son bras pour revenir à ces deux émeraudes qui ne laisseraient personne indifférent, j'en mets ma main à couper.

J'esquisse un pauvre sourire, et tente de reprendre la marche, mais il reste accroché à moi. Je me tourne vers lui alors qu'il s'apprête à me parler :

— C'était toi tout à l'heure à la réunion de groupe ?

C'est bon, il m'a reconnue ! Je suis un vrai boulet, je le sais.

— Oui, réponds-je avec un air blasé.

— Dommage que tu n'aies pas parlé. Pourquoi tu es ici ?

Hein ? Alors lui il tape dans le mille direct, il ne connaît pas l'approche en douceur pour laisser le temps à l'autre de se confier. Il a cru quoi, lui ?

— Même si tu as l'air sympathique, je ne vais pas me dévoiler au premier inconnu que je rencontre.

— Pourtant, ça te dérange pas de me mater.

Si on pouvait mourir de honte, je serais décédée à ce moment même. Quel culot ! Que répondre à ça ? À chaque fois, il a remarqué que je le bouffais du regard. Mais comment ose-t-il penser qu'il peut se permettre de me parler de la sorte ! Ce que ma foutue vie m'a appris, c'est de ne pas se laisser faire (certes, un peu trop tard).

— Ce n'est pas toi que je regardais, mais le type dans le fauteuil.